

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

## ALLOCATION PRONONCÉE À NOTRE DISTRIBUTION DE PRIX

LE 1<sup>er</sup> JUILLET 1900.*Monseigneur* (1)*Mesdames,**Messieurs,*

C'est toujours une fête qu'une distribution de prix. Fête joyeuse pour les enfants qui attendent la récompense de leur année de travail, fête pour les parents qui partagent la joie de leurs enfants, fête pour les étrangers. Mais à vrai dire le mot d'étranger n'est pas exact, car je ne vois ici que des bienfaiteurs ou des amis. Il est une autre raison qui donne à ce jour une solennité particulière, raison qui explique la part que chacun prend à ces réjouissances qui terminent l'année scolaire : l'éducation de la jeunesse ne peut laisser personne indifférent. Les parents ne se font remplacer dans l'exercice de ce travail sacré que par des maîtres qui ont toute leur confiance. L'Eglise fait de ce travail l'emploi presque général de ses congrégations religieuses et demande des personnes du monde qui partagent avec elle cette fonction si noble, des garanties sérieuses.

N'est-ce pas pour cette raison, Monseigneur, que vous avez daigné présider cette fête? La maison qui vous possède ne pouvait prétendre à cet honneur, les enfants qui vous entourent sont les derniers, selon le monde, dans cette famille dont vous êtes l'un des chefs, mais ces enfants sont l'espérance de l'Eglise et de la société, ils sont l'enjeu de la lutte, leur formation est un devoir sacré. Pour leur assurer ce droit, s'il était attaqué, vous seriez prêt à sacrifier votre repos et vos intérêts ; aussi

---

(1) Monseigneur Marois, Vicaire Général.

avez-vous consenti à laisser pour un instant vos préoccupations absorbantes pour venir nous donner cette marque de haute estime et de bienveillant encouragement. Au nom de notre Congrégation, au nom de nos enfants, nous vous présentons, Monseigneur, l'expression de notre reconnaissance : Nous sommes heureux de saluer en votre personne le représentant de notre archevêque vénéré, si dévoué à l'éducation de l'enfance, si courageux pour en défendre les droits méconnus.

Permettez-moi de repasser brièvement l'année qui vient de finir. Je crois pouvoir rendre ce témoignage à nos élèves : elle a été bonne. La preuve vous en sera fournie quand vous entendrez la proclamation des prix d'assiduité : 107 enfants n'ont manqué qu'un jour dans l'année, 50 n'ont eu que 2 jours d'absence : c'est dire que la moitié de nos enfants ont suivi les cours avec une régularité que je nommerai héroïque vu l'intempérie des hivers canadiens, et la distance qui sépare nos enfants de l'école. Quand un si grand nombre d'élèves s'imposent des sacrifices journaliers pour venir en classe, on peut de suite, sans être très avancé en pédagogie, en conclure que l'esprit est bon, que le travail sans être extraordinaire, est soutenu, que maîtres et élèves ne font qu'une même famille, et poursuivent en s'aidant mutuellement, la réalisation de l'éducation véritable qui consiste dans la formation du cœur et de l'esprit. Je serais injuste si je ne renvoyais pas une partie de ce succès aux parents de ces chers enfants. L'assiduité dépend en grande partie de leur attention et de leur fermeté, comme aussi le défaut contraire est le fruit de leur faiblesse.

Le jour des prix est le jour de la justice : à chacun ce qui lui est dû. En cette circonstance je dois rendre à Dieu l'hommage de notre reconnaissance. Oui, pendant cette année, ces enfants qui suivant le mot pittoresque de St Vincent de Paul, logent à l'enseigne de la Providence, ont reçu de nouvelles marques de bonté de leur

Père qui est dans les cieux. Nous avons reçu cette année ce que l'Évangile appelle *le reste* " Cherchez d'abord le royaume de Dieu et le reste vous sera donné par surcroît. " Ce reste vous avez pu le contempler en approchant de cet édifice où des cœurs généreux autant qu'intelligents ont su donner à Dieu une demeure, et à ses pauvres un asile. Dieu a été servi en dernier, mais je pourrai dire qu'il n'a pas perdu pour attendre. Des esprits difficiles ont trouvé à redire à ce clocher et à cette façade qui ont le mérite d'être simple et de bon goût, je le regrette pour eux. Point de luxe dans les œuvres qui vivent de charité, vous avez raison, mais pourquoi refuser à Dieu et à ses pauvres ce qui est convenable. Demandez à l'Église ce qu'elle pense sur ce sujet : demandez-lui de vous montrer les Hôtels-Dieu fondés pour ses pauvres malades, ses collèges, mais aussi ses sanctuaires. Qu'ils sont à plaindre ceux qui se disent chrétiens et qui ne comprennent pas qu'au pauvre aussi il faut les beautés du culte, les splendeurs des cérémonies, l'arche élançée d'une église qui porte au recueillement et laisse dans l'âme ces impressions si fortes dont l'avenir peut dépendre. Honneur à ces chrétiens qui, dans leur richesse se contentent de la simplicité et donnent à Dieu et à ses pauvres ce que d'autres gaspillent en luxe inutile.

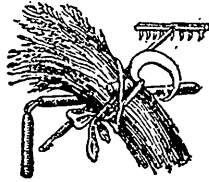
Comment aussi oublier en ce jour ceux qui ne sont plus, mais qui à l'exemple du Maître, ont passé en faisant le bien. J'ai parlé ailleurs de M. J.-B. Thibaudeau, président du Conseil Particulier des Conférences de St Vincent de Paul. Il a été un des instruments les plus efficaces dont Dieu s'est servi pour mener à bonne fin les entreprises charitables dont je viens de parler. Qu'il me soit permis de rappeler ici le souvenir de Mme L. Bilocheau M. Jos. Vandry, de M. Côté, de St-Laurent de l'Île, de M. Verret, de Mlle Huot, de M. Jos. Gauvin, de Mme Noël, de Lotbinière, de Mme Gariépy qui ont tenu même après leur mort, à continuer leurs charités en faveur de nos

enfants. Dieu, nous en avons l'espérance, leur a rendu déjà au centuple ce qu'ils ont abandonné pour les pauvres.

Que les membres de la Société de St Vincent de Paul reçoivent aussi nos remerciements. Si je n'insiste pas davantage, c'est que étant de la même famille, je craindrais de manquer à l'humilité en leur adressant des louanges. Merci à toutes les personnes qui par leurs aumônes, leur travail, leurs démarches, nous ont aidé à continuer cette belle œuvre du Patronage et nous permettent d'entrevoir dans l'avenir, des développements qui feront l'honneur de la ville de Québec, la consolation du chef vénéré de ce diocèse et rendront à Dieu un honneur plus grand.

A. NUNESVAIS,

*Prêtre de la Cong. des FF. de St-Vincent de Paul.*



## MÉRITES ET AVANTAGE DE LA PAUVRETÉ

---

Votre pauvreté est plus pauvre que celle des Frères Mineurs, votre obéissance est plus stricte que celle que nous professons nous-mêmes. Quant aux abstinences, ce n'est pas seulement le jeûne, mais les tortures de la faim que vous subissez ; vous ne veillez pas seulement une heure après minuit, mais souvent la nuit tout entière. Votre règle est une et multiple, parce que c'est la volonté, ou les volontés de vos maîtres. Je ne dirai rien des noms que l'on vous donne : il est bien question pour vous de révérence et de charité ; vous n'avez à attendre qu'affronts et que mépris. Enfin toute religion a une fin, une vocation et une grâce particulière. La grâce spéciale de votre ordre, ce sont les châtimens : *Hœc est gratia apud Deum* ; Votre vocation, l'imitation de la patience du Christ : *In hoc vocati estis quia et Christus passus est* ; votre fin . . . ah ! que les malheureux prêtent ici l'oreille, et ceux aussi qui se croient heureux ; votre fin, c'est l'héritage éternel comme récompense de votre humilité et de votre soumission.

Oh ! quel renversement de fortune, et dans le lieu où les conditions sont à jamais fixées ! Pauvre esclave, qui gémis sur ton sort, lève la tête, regarde moi avec confiance : je te parle en ce moment au nom de Dieu. Que penseras-tu de ton sort, si toi, qui sers ton maître en ce monde pendant quelques années, tu devais être servi par lui au ciel pendant toute l'éternité ? Eh bien, ce serait trop peu. Ce ne seront pas vos maîtres qui vous serviront au banquet éternel ; beaucoup d'entre eux n'y seront peut-être pas admis. C'est Dieu, Dieu qui a promis avec serment de vous servir lui-même : *Amen dico vobis quod praecinet se et faciet illos discumbere et transiens ministrabit illis*. Il vous fera asseoir à sa table, vous pauvres esclaves, et lui, prenant le tablier, vous servira comme vous serviez ici-bas vos maîtres !

R. P. VIEIRA.

---

## Le Calice de l'abbé Carton



**Q**UAND les fidèles de Saint-Pierre de Montrouge, le dimanche, au prône, voyaient émerger du rebord de la tribune sacrée, la tête pensive de l'abbé Carton, ils se disaient : “ Sera-ce pour les écoles chrétiennes ou pour Bon-Secours aujourd'hui ? ” Car, pas une seule fois, le bon curé de Montrouge ne descendit de sa chaire sans avoir demandé de l'argent, “ beaucoup d'argent, ” soit pour les “ pauvres petits enfants, ” soit pour les “ malheureux vieillards. ” Les paroissiens trouvaient bien ce refrain un peu monotone ; mais ils donnaient cependant, ils donnaient “ largement ” parce qu'ils savaient que pour entretenir un hospice et deux écoles gratuites il faut, comme le disait l'abbé Carton, “ beaucoup d'argent. ”

Seulement, de temps en temps, on éprouvait le besoin de se venger d'entendre toujours le même sermon, et après la messe, en se saluant, on se disait : “ Avez-vous remarqué comme M. le curé était *en nez*, aujourd'hui ? ” comme on dit d'un orateur qu'il est *en voix*. Plaisanterie inoffensive que l'on soulignait d'un sourire de sympathie, d'estime pour le prêtre dont on connaissait les hautes vertus.

Ce n'était pas une bourse vide que l'abbé Carton tendait aux fidèles dans ses quêtes ; toujours il commençait sa tournée par lui-même et se donnait tout ce qu'il avait. Mais ici-bas, même les plus dignes et les plus simples ne jouissent pas d'une constante quiétude. Souvent le saint homme—ainsi qu'un commerçant malheureux—fut pris de vives inquiétudes à l'approche de fortes échéances. Une fois surtout, quelques mois avant sa mort, il se trouva avec une encaisse inférieure de plus de 1.000 francs à ce qu'il devait payer le surlendemain pour l'Asile de Bon-Secours.

Comment faire ?

Il n'y avait plus de quête possible. Toutes les personnes charitables qui s'intéressaient à ses bonnes œuvres lui avaient apporté leur offrande.

Un miracle seul pouvait le sortir d'embarras.

L'abbé Carton le comprit, et il n'en demeura pas moins tourmenté : car, quelque confiance qu'il eût en la Providence divine, et quelque grands que fussent ses mérites, il ne se croyait pas digne d'une telle grâce. Cependant, il passa le reste du jour et la plus grande partie de la nuit en prières et en méditations.

*Date et dabitur vobis.* Sans cesse ces paroles de l'Écriture revenaient à son esprit. D'ailleurs ce précepte était sa devise. Pour qu'il lui fût donné, il donnait tout ce qu'il possédait lui-même. Et comme il s'était institué le trésorier des pauvres, il leur remettait fidèlement tout ce qui lui était apporté.

.. *Date et dabitur vobis*, murmurait à son âme un souffle mystérieux..

Soudain il se leva, ouvrit une armoire, et prit sur le rayon le plus élevé, un objet enveloppé de mousseline blanche : " Là est le salut ! " dit-il.

Cet objet était un calice d'or, la seule chose dont il ne se fût pas dépouillé.

.. Quand il eut sorti le vase sacré de son enveloppe, il le contempla longuement, et deux larmes coulèrent sur ses joues pâles.

Ce calice lui avait été donné par sa mère le jour qu'il officia pour la première fois.

Jusqu'alors il avait cru devoir garder ce souvenir précieux, et depuis la mort de sa mère il le conservait comme une sainte relique.

Mais maintenant cela ne lui était plus permis. Son devoir réprouvait cette possession.

*Date et dabitur vobis.*

.. Du haut du clocher, les cloches matinales entonnèrent l'*Angelus*. Le prêtre se prosterna.

Ce jour-là le supérieur de Saint-Sulpice, le père Icard, reçut la visite du curé de Montrouge.

— Eh bien ! mon bon curé, lui demanda le vénérable vieillard, quelles nouvelles dans votre paroisse ?

— Hélas ! mon père, notre maison de Bon-Secours est bien misérable ! — Je vous apporte ce calice.

Le Père Icard prit le vase d'or.

— Je vous remercie d'avoir pensé à moi, dit-il : ce calice est très beau. Vous me permettrez, en retour, de vous offrir trois cents francs pour vos bonnes œuvres..



— Je ne puis accepter, mon père.

— Ce n'est pas assez ? Eh bien ! cinq cents francs !

— Non, mon père, je ne veux pas vendre ce calice : je vous le donne.

— Mais, ne disiez-vous pas tout à l'heure, mon cher curé, que votre Asile de Bon-Secours... ?

— Oui, mon père : et c'est pour cela que je viens vous offrir ce vase précieux. Peut-être un jour lui trouverez-vous sa place dans quelque pauvre église. *Dote et dabitur vobis*, dit l'Écriture. Veuillez accepter ce calice, mon père ; il m'a été donné par ma mère le jour de mon ordination.

Le Père Icard, les yeux au ciel, resta un instant silencieux : puis, se tournant vers son visiteur :

— Venez, mon fils, dit-il d'une voix émue, venez recevoir ma bénédiction.

Quand l'abbé Carton rentra chez lui, il y trouva une lettre arrivée peu de temps après son départ. Il déchira l'enveloppe.

La lettre était très courte :

“ Monsieur le curé,

“ Au chevet de mon fils unique condamné par le médecin, j'avais fait un vœu.

“ Aujourd'hui mon enfant est hors de danger.

“ Je vous prie de vouloir bien accepter cet argent et de l'employer comme bon vous semblera.

“ Un ancien athée. ”

Deux billets de mille francs étaient joints à cette lettre.

L'abbé Carton s'agenouilla et rendit grâce à Dieu.

---

## LA SOCIÉTÉ DE ST VINCENT DE PAUL A QUÉBEC

---

Le Conseil Supérieur de Québec a l'honneur de faire rapport que durant l'année qui vient de s'écouler, deux conférences ont été agrégées, celle de St-Henri, de St-Malo, en la cité de Québec, et celle de St-Pierre-aux-Liens, à Trenton, dans la province d'Ontario, ce qui porte à 113 le nombre de conférences sous la juridiction du Conseil Supérieur. Les rapports de ces deux conférences nouvelles sont très satisfaisants.

Le rapport général de l'année dernière constatait que les conférences de St-Joseph, à Stratford, et de Ste Marie, à Collingwood, dans la province d'Ontario, qui semblaient avoir cessé d'exister, promettaient de revivre ; nous n'avons pas de renseignements de la conférence de Stratford, mais celle de Collingwood, ainsi que celle de New-Market, de la même province, qui n'est pas encore agrégée et qui semblait également avoir cessé d'exister, se sont de nouveau inscrites au nombre des conférences actives.

Le nombre des membres actifs en 1899 est de 4654 ; l'année dernière il était de 4773 ; celui des familles secourues, 3221, contre 3648 en 1898.

Le total des recettes pour la présente année est de \$70,201 60 ; les dépenses s'élèvent à \$49,254.39, ou \$8,339.91 de moins qu'en 1898. Cette diminution dans les dépenses et dans le nombre des familles secourues peut être attribuée à la prospérité générale du pays et à la facilité que les ouvriers et les journaliers ont eu de pouvoir trouver de l'emploi.

---

### **La Charité et les Archevêques de Québec.**

Nous empruntons le récit suivant, au rapport présenté par la conférence St Gabriel, de Québec, à l'occasion de ses Noces d'Or :

L'amour des pauvres est de tradition sur le siège épiscopal de Québec, et si nous consultons l'histoire il est facile de voir que depuis le Vénérable Monseigneur de Laval jusqu'à son digne et dix-septième successeur, la chaîne d'or de la charité n'a pas été rompue. Le Frère Houssact écrivait, en parlant des vertus du premier évêque du Canada :

“ Pour ce qui regarde sa charité et ses aumônes, c'est un point où les personnes qui ont le mieux connu sa Grandeur, auraient peine à en faire connaître toute l'étendue. J'ai autant de témoins de cette vérité qu'il y a de personnes en ce pays. “ Sa Grandeur, l'automne dernier, avant sa mort, se voyant sans avoir de quoi faire l'aumône, Elle fit tout son possible pour en avoir du

Séminaire, mais le Séminaire étant lui-même à l'extrémité, et ne pouvant rien donner à Sa Grandeur pour faire ses aumônes. . . Elle me dit d'une manière fort triste et fort touchante, qu'Elle ne pouvait pas vivre longtemps si Elle n'avait pas de quoi donner aux pauvres, et effectivement Sa Grandeur n'a plus vécu que six mois après et Elle s'est trouvée si dénuée des biens de ce monde, qu'Elle n'avait pas en mourant la valeur d'un sou dont Elle put disposer en faveur des pauvres. . . Quelques mois avant sa mort, je vis encore, dans le fond de sa cassette, un petit couteau de cinq à six sous, je le demandai à sa Grandeur et Elle me le donna, mais d'une manière et d'un ton à me tirer les larmes des yeux : Mon enfant, me dit-Elle, si je possède encore ce couteau, je vous le donne de bon cœur afin de ne posséder plus rien sur la terre, et que je sois entièrement dégagé de tous les biens de ce monde.

Qui ne connaît les aumônes de Monseigneur de St-Valier. Elles s'élevèrent à la somme de 600,000 francs dont 200,000 provenaient de son patrimoine de famille. Pour donner ainsi, il se privait lui-même et vivait dans la pauvreté. On sait qu'au lieu d'habiter son palais épiscopal, il passa les dernières années de sa vie à l'Hôpital-Général et dans la pratique de la plus grande mortification. En ce carême, tous les jours il faisait asseoir quelques pauvres à sa table, et leur servait les meilleurs morceaux. Quand il fut sur le point de mourir, il dit aux bonnes religieuses réunies autour de lui : " Oubliez-moi, mes enfants, oubliez-moi après ma mort, mais n'oubliez pas mes pauvres. " Ces paroles sublimes sont là preuve la plus éloquente de la grande charité qui animait le cœur de ce prélat.

On peut dire que lui et Mgr de Laval furent les véritables organisateurs de la charité en ce pays, et que par les exemples qu'ils ont donnés et les nombreux établissements qu'ils ont fondés, ils en ont à jamais assuré le bon fonctionnement.

Chose vraiment admirable, en 1688, cent quarante-cinq ans avant la fondation de la Société Saint-Vincent de Paul, Mgr de St Valier trouva à Québec une institution appelée le Bureau des Pauvres et qui ressemblait à s'y méprendre à l'une de nos conférences.

Les premiers citoyens en faisaient partie et les revenus étaient considérables. Ce bureau des pauvres ne dura cependant pas longtemps et, chose étonnante, ce fut Mgr de St Valier qui, pour un plus grand bien sans doute, fut la cause de sa mort, car il la remplaça par l'Hôpital-Général. Il serait trop long de faire l'éloge des successeurs de ces deux grands évêques : nommons seulement les Seigneurs de Pontbriard, Briand, Hubert, Denaut, Plessis, Signay, Turgeon, Baillargeon et Taschereau : écrire leur histoire c'est écrire l'histoire des établissements d'éducation et de charité dans le diocèse de Québec. Vous le voyez à la tête de toutes les entreprises généreuses et de tous les actes de dévouement : pas une misère qu'ils n'aient tenté de soulager, pas un malheur public ou privé qui les trouve insensibles, pas une société charitable qu'ils n'aient bénie, encouragée et soutenue.

Rien d'étonnant si la Société de St Vincent de Paul a si facilement pris racine et si prodigieusement prospéré dans un pays gouverné par des évêques de cette trempe. Fondée à Paris en 1833, treize ans après, en 1846, elle s'établissait à Québec, sous l'administration de Mgr Signay et M. Chs-Frs Baillargeon plus tard archevêque, étant alors curé de la cathédrale.

Plus tard le même Mgr Baillargeon, se trouvant à Paris, fut invité à présider une assemblée générale des conférences, à laquelle assistaient le Père Lacordaire et un grand nombre d'ecclésiastiques et de laïques distingués. Après un discours du célèbre dominicain, l'évêque de Teva prit la parole et termina en ces termes : "Heureuses les Sociétés que Dieu a suscitées pour être les instruments de ces miséricordes. Cette grâce, Dieu l'a accordée abondamment à la Société Saint Vincent de Paul : cette société est née de la charité et selon le cœur de Dieu, puisqu'elle a reçu la mission d'accomplir les œuvres de la miséricorde. Ce qu'elle a fait pour la France, elle l'a fait aussi pour le Canada.

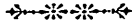
"Un jeune homme qui avait étudié à Paris revint au Canada avec vos règlements. Il vint trouver l'un des curés de Québec. Ce curé, c'est moi qui vous parle en ce moment. Il l'entretint de son projet de fonder la Société, le curé le seconda ; il dit un mot, convoqua une assemblée, et cela suffit dans ce pays si catholique pour qu'il se formât aussitôt plusieurs conférences."

Si Mgr Baillargeon présida une assemblée de nos confrères de Paris, inutile de dire que ceux de Québec, eurent bien souvent l'honneur de sa présence et qu'il leur prodigua ses bons conseils comme ses précieux encouragements. Si vous consultez nos annales, vous y verrez que presque toutes nos réunions étaient présidées par sa Grandeur. Et que dire des rapports que nous avons eu l'honneur d'avoir avec S. E. le Cardinal Taschereau.

Dès le 25 décembre 1847, un an seulement après la fondation de notre Société, on le voit assister à une des premières assemblées générales : il n'avait alors que cinq ans de prêtrise. Plus tard supérieur du Séminaire, puis archevêque et cardinal, il est resté l'ami fidèle et le protecteur infatigable de nos œuvres. D'après nos procès-verbaux il est facile de constater qu'il a présidé plus de vingt-cinq de nos assemblées générales, et plusieurs d'entre nous se rappellent sans doute les pieuses et solides instructions qu'il ne manquait jamais de nous faire. De toutes les associations de Québec, la nôtre était la seule qui eut l'honneur d'avoir chaque année une audience particulière à l'occasion du jour de l'an et de recevoir au grand salon de l'archevêque la bénédiction épiscopale. Cette inappréciable faveur nous a été continuée par le digne successeur du Cardinal Taschereau. Lui aussi s'intéresse depuis longtemps à notre Société et dès le 28 février 1871, il était l'un des jeunes prêtres qui accompagnaient, à l'une de nos assemblées générales, Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Québec. Nommé plus tard principal de l'École Normale, nous eûmes le bonheur de le voir présider, le 8 décembre 1885, l'une de nos grandes réunions et d'entendre son éloquente parole. Le 8 décembre 1892, c'est comme coadjuteur de Son Eminence et Administrateur du diocèse que Mgr Bégin préside une très solennelle assemblée dans l'église de la Congrégation de St-Roch. Une autre fois, le 11 février 1894, c'est à la chapelle de Notre-Dame de Lourdes; puis encore le 19 avril 1896, à la chapelle du Patronage. Le 26 novembre dernier, Sa Grandeur se transportait à Lévis pour bénir une statue de saint Vincent de Paul, et adresser à nos confrères réunis dans l'église une touchante et sympathique allocution.

---

## Au Baigne



.....  
Sur le boulet bien lourd, la lourde chaîne sonne,  
Ils s'en vont. A la barre il ne reste personne :  
Rien sur le pont, sauf deux gabiers qui font le quart ;  
Et plus loin, seul, debout sur la hune, à l'écart,  
Déroulant en ses doigts la chaîne d'un rosaire,  
Un prêtre jeune encore, ange de la misère,  
Ami qui rend aux cœurs la paix, l'espoir, la foi :  
Vincent, grand aumônier des galères du Roy.  
Les forçats l'ont compris ; Monsieur Vincent les aime ;  
On recueille tout bas les paroles qu'il sème ;  
On relève le front dès qu'on le voit passer :  
On est sûr qu'il est là, quand la mer va danser.  
Il est là, saluant d'une main amicale  
Ses pauvres fils qui vont dormir à fond de cale.  
Saint prêtre, il est leur père, étant leur aumônier ;  
Mais Vincent a cru voir l'un d'eux, l'avant-dernier,  
Chanceler et fléchir sous le poids qui l'accable ;  
L'homme a failli rouler en choppant contre un câble ;  
Et tandis qu'à grand bruit tout le monde descend :  
" Halte ! écoute et réponds ! lui dit Monsieur Vincent :  
— Tu chancelles ?

— Je souffre.

— Ah !... de quel mal ?

— La honte.

J'ai beau la refouler en moi : cela remonte ;  
Cela me prend au cœur comme un serpent qui mord.  
Prêtre, je n'y tiens plus.

— Que te faut-il ?

— La mort.

— A trente ans !.....

— Devant moi, je vois vingt ans de baigne ;  
Vingt ans, dans cet enfer !..... Le désespoir me gagne.

— Te repentir, c'est bien ; désespérer, jamais.

— Vingt ans !..... Et ne plus voir les enfants que j'aimais.

La femme qui me pleure et que flétrit mon crime !.....

Mon crime ! ah ! dans ma chair le fer rouge l'imprime ;

Mais au cœur le remords l'enfonce plus avant.

O prêtre : je pourris dans ce tombeau vivant.

Vingt ans ! mourir vaut mieux ; rouler, avec ma faute,  
Lié sur une planche en la vague qui saute !  
Mourir, et n'être plus forçat, un gueux sans nom ;  
Un *bonnet bleu*, un chiffre au clou d'un cabanon,  
Un mort que l'ennui rongé et que le fouet martèle. . . .  
Mourir, et c'est fini.

—Ton âme est immortelle.

—Mais je suis un maudit.

—Mais Dieu te tend les bras.

—Prêtre, Dieu, c'est un juge : il hait les scélérats.

—Mais ce juge pardonne au scélérat qui prie.

Au larron sur la croix il promet sa patrie,  
Son ciel. Le repentir ouvre le ciel de Dieu.  
Prie, et la paix d'en haut viendra.

—Quoi ? dans ce lieu ;

Le ciel ! chez les forçats ! . . . La paix dans une geôle !  
Sous cette fleur le feu qui me brûle, à l'épaule !  
La paix, avec la honte, avec le souvenir. . . . .  
Non ; la mort. . . . Dans la mort, ma honte va finir.  
Mon fils. . . .

—Soit ; j'en appelle à votre cœur qui m'aime :

Prêtre, bon comme Dieu, sauvez-moi de moi-même.  
Je suis perdu, je suis brisé, je suis maudit.  
Et tout en pleurs, le prêtre embrassa le bandit ;  
Leurs larmes se mêlaient ; et bientôt, leurs prières.  
Or, les éclairs croisaient leurs flammes meurtrières,  
Et la foudre grondait sur le flot mugissant :  
Quand, penché près du bord : “ Vite ! cria Vincent,  
Saute dans ce canot ; hâte-toi, prends le large.

—Qui ? moi ! mais ce boulet, ces chaînes ?

—Je m'en charge.

—Comment ?

—C'est mon affaire.

Et le prêtre à genoux,  
Aux talons du forçat desserrait les écrous ;  
Puis sans bruit, du canot il dénouait l'amarré :  
“ La nuit, le vent, l'orage avec ce tintamarre,  
Tout est pour toi, dit-il ; Dieu te garde en chemin !  
Va mon fils.”

Et Vincent, en lui tendant la main,  
Répéta : Vis heureux, sois chrétien, va sans crainte.”  
L'homme serra la main, d'une fiévreuse étreinte,

Sur son cœur, dont la joie éclatait en sanglots ;  
S'élança dans la barque et bondit sur les flots.  
Vincent baisa la chaîne, en cercla sa cheville  
Et s'assit. Tout à coup, des mâts jusqu'à la quille,  
Grand émoi, branle-bas ; on crie, on monte, on court ;  
Les forçats, torche en main, et traînant leur pas lourd,  
Vont, viennent, sur le pont que la rafale inonde . . .  
Peine perdue ; on cherche, on hèle, on fouille, on sonde  
Tout recoin.—“ Qu'est-ce donc ? ” dit le saint aumônier.  
Il nous manque à l'appel un homme, un prisonnier,  
Hurle l'un des gardiens d'une voix menaçante :  
C'est un nouveau venu, le numéro soixante ;  
Qu'on le trouve ! ou, sinon, je . . . ”

Vincent appela,

Montra sa chaîne, et dit : “ Mes amis, le voilà ! ”

R. V. P. V. DELAPORTE, S. J.

---

## CHARITÉ



Partage ton pain avec le pauvre, et à celui qui est sans abri donne l'entrée de la maison. Notre époque est riche en malheureux. Les mendiants, les exilés ne manquent pas ; partout l'on voit se tendre les mains suppliantes de ceux qui implorent assistance. Pour eux il n'est pas d'autre abri que le ciel. Les portiques, les carrefours, et les places désertes du forum voilà leurs refuges ; comme des oiseaux de nuit ils se cachent dans les cavernes. Ils sont recouverts d'habits usés, déchirés, qui s'en vont en lambeaux. La bonté de ceux qui compatissent à leur misère remplace pour eux les récoltes des champs ; ils n'auront de nourriture que s'ils en demandent à ceux qui les rencontrent ; pour boire ils ont comme les animaux l'eau des fontaines. Ils traînent une existence vagabonde et précaire, poussés par le malheur et la nécessité. A ces infortunés, tu donnes ce qui est nécessaire à leur entretien en te privant : Sois plein de bonté envers tes frères affligés ; ce que tu refuses à ta gourmandise, donne-le à celui qui a faim.

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSÉ.

---



**Saint-Vincent de Paul.**



Statue de Ab. Alexandre Falguière. (Salon de 1879.)

## VIE D'HENRI PLANCHAT

(Suite)

Le moment du sacrifice définitif approchait. Un moment cependant on put croire que Dieu laisserait encore le prêtre du peuple au milieu de ses pauvres. La mère du P. Planchat se rendit auprès du ministre de la Justice, le citoyen Protot, qui la reçut le cigare aux lèvres. Le farouche communard fut obligé de prêter l'oreille à la prière de cette mère venant demander la vie de son fils. Pour se débarrasser et sans doute aussi subjugué par le courage de cette femme chrétienne, signa la mise en liberté du P. Planchat.

Mme Planchat courut à la prison de Mazas, son fils venait d'être transporté à la Roquette. Elle y courut hors d'elle-même ; mais les rues sont coupées par les barricades, finalement elle est arrêtée par les soldats et lorsqu'elle retrouve sa liberté, son fils était tombé sous les balles des fédérés.

### L'AGONIE

Dans le trajet de Mazas à la Roquette, le P. Planchat put se confesser à un de ses compagnons et lui-même confessa le P. Olivaint. A la Roquette il occupa la cellule voisine de celle occupée par M. l'abbé Seigneret, jeune séminariste. Il faisait chaque matin la méditation à haute voix pour lui et son jeune compagnon.

Une grande consolation était réservée aux détenus. Les Rvds Pères Jésuites avaient reçu chacun une hostie consacrée, dissimulée sous le panier aux provisions. On partagea le précieux viatique entre tous les prêtres.

A mesure que l'heure de l'immolation approche, la joie remplit son âme et chasse toute préoccupation.

“ Nous sommes très positivement otages, par conséquent, bons à fusiller d'un moment à l'autre, ” écrivait-il, quelques jours avant sa mort. Nous avons pu nous confesser, notre sacrifice est fait.—Et plus loin : — “ Je ne suis pas triste, je t'assure ”

L'armée régulière s'emparait de Paris : la Commune

était cernée : elle voulut se venger sur les otages. Le 24 mai, un officier se présente et réclame la mort de 60 otages : le greffier épouvanté de cet arbitraire, refuse d'obtempérer à cet ordre. On cède à ses réclamations et on se contente de six otages choisis parmi les prêtres. Le nom de M. Bonjean, premier président, se trouve mêlé à celui de Mgr Darboy et de ses compagnons, le greffier en présence de cette erreur veut surseoir à l'exécution, rien n'y fait : ces bandits voulaient du sang pour se venger de leur défaite. A 8½ hrs du soir, on entendit une décharge, les six otages tombaient sous les balles de leurs assassins.

Le P. Planchat n'oubliait pas le pauvre peuple pour lequel il allait mourir. Il resta apôtre des âmes, jusqu'au bout. Un de ses compagnons de captivité écrit : " Le P. Planchat confessa Moreau, simple fédéré, fusillé avec lui, rue Haxo, et d'autres probablement : mais je remarquai spécialement le P. Planchat, se promenant avec ce bon fédéré, en blouse bleue, qu'il tenait par le bras."—Un autre témoin de ces derniers jours de ministère nous dit aussi : " Le P. Planchat se promenait seul, tenant son crucifix à demi caché sous sa soutane, il passait à côté des divers groupes d'otage : regardant devant lui comme un homme qui guette quelqu'un ou qui attend. On voyait qu'il ne voulait se mêler à aucun groupe en récréation. Pour moi qui le connaissais, il ne fut pas douteux qu'il n'épiât l'occasion favorable pour prendre à part quelqu'un des otages laïcs, et l'engager à penser à son âme ; aussi ne fus-je nullement surpris de le voir ensuite se promener seul avec un otage, vieux garde national, pauvre homme, à qui ses codétenus faisaient l'aumône, et je fus persuadé qu'il était alors occupé d'une de ces œuvres de zèle, comme il en accomplissait autrefois avec tant d'ardeur et de succès.

Dans l'après-midi du vendredi, 26 mai, un brigadier vint dans le corridor, avec une liste à la main et avec une insouciance révoltante : " Faites attention ! faites attention, messieurs ! répondez à l'appel de vos noms, *il nous en faut quinze.*

Le P. Planchat fut une des victimes choisies. Son nom ayant été mal prononcé, il répondit quand même " Présent ! " Un des témoins nous donne les renseignements suivants :

“Je vois encore le P. Planchat, tête nue : il tenait son chapeau sous son bras. Je le vois avec son large front chauve, sa figure allongée, par la souffrance... aucune émotion ne paraissait sur sa physionomie. Il partit avec tous les otages que le gardien fit passer devant lui. Il partit comme tous les autres, sans faiblesse, simplement, sans exclamation, discours.....

Aux quinze otages on ajouta trente-sept gendarmes qui devaient partager leur sort. En tête du cortège marchait un peloton de fédérés, un autre fermait la marche. De chaque côté, d'autres fédérés escortaient leurs victimes qui, dans leur résignation, n'avaient pas besoin de ce déploiement de forces pour marcher au martyr. A la mairie de Belleville, on l'arrêta un instant, sans doute pour dresser une façon de jugement qui parût légitimer l'exécution des victimes. La foule qui entourait l'édifice demandait à grands cris la mort des prisonniers. Une demi-heure après, le cortège reprit sa marche vers les hauteurs de Belleville, on arriva enfin à la rue Haxo, mais au milieu de quelles insultes. “ La foule devint une cohue infernale, dit l'acte d'accusation ; les hommes et les femmes, repoussés de tous les coins de Paris vers ce quartier, manifestaient la plus hideuse férocité. Ils mettaient des revolvers sous le menton des otages, et les sabres étaient tirés, ” Les uns, choisissant d'avance la victime qu'ils voulaient frapper, bousculaient les rangs de l'escorte pour aller dire à cette victime, en lui mettant une arme sous la gorge :

— “ C'est avec cela que je vais moi-même te descendre tout à l'heure. ”

Le Père Planchat marchait recueilli au milieu de ce débordement de haine, au point de ne pas répondre à un de ses enfants du Patronage qui eut le courage de s'approcher de lui en traversant cette foule hostile.

Au moment d'accomplir ce crime les bourreaux hésitèrent un instant. Vermorel, membre de la Commune, ancien élève des Pères Jésuites essaya d'apaiser cette foule et de sauver ses anciens maîtres. Il n'eut pas l'énergie nécessaire, Dieu lui tint compte de ce bon mouvement : quelques jours après, blessé à mort il se confessa à un Père Jésuite, et mourut en chrétien : le sang des martyrs portait déjà des fruits.

(A suivre)

## Noblesse et Vulgarité

(Conte Espagnol)



**P**ASCAL, me diras-tu pourquoi on voit entrer et sortir à toute heure cette mendicante qui m'a tout l'air de la vieille qui fit le tour à San-Anton ?

—La mère Ana Panduro, Monsieur !

—La quoi ? Panduro, voilà un nom !

—Ce n'est pas un nom, Monsieur, c'est un sobriquet que lui ont donné les polissons, parce que la pauvre créature est si discrète et si humble que, quand la faim l'oblige à demander du pain, c'est du pain dur qu'elle demande.

—Cette créature, dit le maître don Anacleto, qui avait une profonde aversion pour les mendiants et la plus haute estime pour les hospices, à la condition de n'avoir rien à donner pour les soutenir, cette femme ne viendra ici que pour apporter des bavardages et en remporter tout ce qu'elle trouvera.

—Votre grâce est dans l'erreur, répondit Pascal ; la mère Ana apporte la paix du bon Dieu partout où elle entre, et elle est incapable de mettre la zizanie dans la maison ; et quant à emporter, elle n'emporte pas ce qu'elle trouve, mais ce qu'on lui donne. La pauvre créature se tire d'affaire comme elle peut. Elle nettoie, et se charge des commissions qu'on lui donne, et elle ferait une lieue pour un morceau de pain. A présent, elle fait ici ce qui se présente, parce que monsieur ne voulant pas prendre une servante, et ma femme ayant à s'occuper de son ménage et à faire la cuisine, ne peut sortir elle-même, par la raison qu'on ne peut sonner la procession et la suivre en même temps.

—Et ta femme n'a personne autre sous la main ? Pourquoi ne ferais-tu pas ses commissions ?

—Maître, répondit Pascal sans arrogance mais avec fierté, je suis votre capataz ; (1) je ne suis pas votre commissionnaire.

(1) Intendant

Don Anacleto avala sans répondre la fière réplique de son domestique. . . .

— En deux mots, je n'aime pas les visites de cette vieille, qu'on dirait faite de fil de laiton, et qui est plus tordue qu'un clou à crochet.

— Pour cela, c'est vrai, Monsieur, que la malheureuse a l'air d'avoir déserté le cimetière parce que les chagrins tuent, et que si le pain de l'aumône aide à vivre, il n'engraisse pas. Je n'ai que trente-deux ans, Monsieur, et je l'ai connue quand j'étais enfant ; elle avait de l'aisance et une tout autre apparence. Mais elle a eu de grands malheurs, et les chagrins et les dégoûts l'ont achevée plus vite que les années. Cipriana se sert d'elle pour avoir occasion de lui faire du bien.

— A mes dépens, sans doute remarqua Don Anacleto.

— De mieux en mieux, répliqua le capataz. Non, Monsieur : ce bien, c'est nous qui le lui faisons : car dans ce que je gagne il y a la part des pauvres plus pauvres que moi. Ne soyez donc pas si méfiant : la méfiance amène les cheveux blancs.

— Je parie qu'elle mange ici tous les jours.

— Tous les jours, non ; elle le fait de temps à autre si elle se trouve là par hasard quand nous allons dîner et que je lui dis : asseyez-vous, mère Ana, et mangez ; si le plat est assez grand pour trois, il le sera pour quatre. Dites-moi je vous prie Monsieur, s'il est possible de manger devant quelqu'un qui a faim et de ne pas lui offrir un morceau. Et puis, c'est si peu ce que mange la chétive créature ! Sa discrétion passe toutes les bornes ; elle n'a pas d'appétit et elle s'en réjouit, parce que dit-elle le manque d'appétit soutient.

— Voilà pourquoi elle est si bien nourrie reprit don Anacleto ; cette déchirante expression du nécessiteux ayant provoqué en lui, non la pitié, mais la raillerie. Tiens-toi pour dit, ajouta-t-il, en prenant son grand chapeau de paille pour sortir et s'en aller à sa vigne, que je n'aime pas les porte-besace. Il n'y a pas dans le monde un pays plus pauvre que notre Espagne, parce que nul autre ne se voit plus affligé de cette plaie de la mendicité.

— Les mendiants ne prouvent pas qu'un pays soit pauvre, Monsieur, répliqua Pascal.

—Qu'est-ce donc qu'ils prouvent ? demanda le maître impatienté.

—Que beaucoup de gens y font l'aumône, Monsieur.

—Je n'en augmenterai pas le nombre. Veille à ce qu'aucun mendiant ne passe le seuil du portail, y compris cette vieille, qui me déplaît. . . .

—Que disait le maître ? demanda à son mari la femme du capataz, après que l'autre fut sorti. . . .

—Que la mère Ana lui déplaît, et qu'il ne veut plus qu'elle vienne de ce côté.

—Eh bien ! elle passera par-dessus sa volonté et celle de bien d'autres, mordicus ! répliqua la femme avec humeur. Qu'est-ce qui fera les commissions si je ne puis les faire, moi qui suis ici serrée comme un verreau ? en voilà de l'*ipotisme* ! a-t-on assez raison de dire que de riche à orgueilleux, il n'y a pas la largeur de la main ! . . .

Je te dis, Pascal, que le maître, avec tout son argent, me fait l'effet d'un pas grand chose et d'un sot, et que toutes ses visées ne portent pas loin.

—C'est un riche d'hier, répondit le mari. Moi, j'aime les riches et les seigneurs de *ab in...o*. et non ces demi-teintes ; mais le pire de tout, Cipriana, c'est qu'il n'est pas charitable comme les maîtres dans les temps ; et si on ne peut faire la charité, fi de l'argent ! Que dit la chanson ?

Si la charité te manque,  
Serais-tu riche au delà de tes besoins,  
Tu peux bien dire que tu es pauvre.

CABALLERO

---

**DONNEZ, ET L'ON VOUS DONNERA.**



C'était à Paris. L'hiver était froid ; la journée grise ; on attendait la neige. Un monsieur, prêt à franchir le Pont-Neuf, est arrêté par un embarras de voitures. Il attend et regarde autour de lui. Un petit bonhomme, d'une dizaine d'années au plus, attire son attention. Ce petit faisait mal à voir : le costume de la pire indigence, aggravé d'un débris de veste en étoffe printanière jaune ou grise !

Sur le trottoir du quai, se tenait un mendiant, à qui personne ne donnait rien. Tout à coup, le petit garçon se dirige vers le mendiant d'un air préoccupé, et met un sou dans la sébile.

“ Par exemple, se dit le monsieur, voilà un pauvre qui fait la leçon aux plus gros riches. C'est bien étrange! Cet enfant mérite qu'on l'observe. ” Le monsieur observe l'enfant, et même le suit de très près, jusqu'à l'autre extrémité du Pont-Neuf.

Encore un embarras de voitures; encore une station obligatoire; encore un mendiant assis sur les marches du talus, le chapeau à la main. Le petit garçon se pose en face du mendiant, le regarde, semble hésiter, tire enfin un autre sou de sa poche et le jette dans le chapeau. Le monsieur n'y tient plus. Il veut avoir l'explication de ce fait singulier.

Oh! le petit garçon ne se fait pas tirer l'oreille. Il s'épancha tout de suite avec une naïveté charmante :

“ C'est que... ma veste est joliment vieille, et je n'ai personne qui soit en train de m'en racheter une neuve. Alors une dame m'a donné deux sous pour une commission; moi j'ai donné mes deux sous à deux pauvres; peut-être que cela fera venir ma veste..... ”

Le monsieur fut fort surpris.

“ C'est très bien, mon enfant! Mais, où diantre avez-vous appris... ”

— Ah! c'est parce que ma sœur Antoinette, qui a douze ans, va au catéchisme,

— Je comprends, riposte le monsieur; eh bien! mon petit, votre foi innocente vous a conduit au but comme par la main, et votre veste est trouvée. ”

Le monsieur était riche et bon, un vrai bon riche! Il se fit une joie de promener l'enfant dans des divers Eldorados à prix fixe où rayonnent les souliers et les vestes, c'est-à-dire qu'il l'habilla des pieds à la tête.

Mon anecdote a une double moralité. Pauvres, imitons l'enfant; riches, imitons le monsieur.





## Les amis du peuple

A la séance de la clôture du *Congrès international du Patronage de la jeunesse ouvrière*, M. de Mun a prononcé un discours fort applaudi, nous en citons un passage qui enseigne admirablement ce que chacun peut faire pour le pauvre :

“ Au fond de toutes ces entreprises généreuses dont l'objet commun est l'éducation du peuple, et dont je voudrais chercher à m'expliquer avec vous le prodigieux développement, il y a vous le savez mieux que moi, il y a quelqu'un, homme ou femme, prêtre ou laïque, chrétien ou incroyant, j'ose dire disciple de Jésus ou philosophe épris de philanthropie, quelqu'un qui se donne, non pas qui donne sa bourse, mais qui se donne lui-même, qui donne son cœur, son intelligence et son temps, et qui les donne par le pur sentiment du devoir et l'invincible séduction du dévouement. Il se donne et il ne se donne que parce qu'il aime. Car le cœur seul est assez fort ici pour commander à la volonté. (Applaudissements prolongés.)

Sans cet homme, nulle œuvre ne peut vivre : il est son âme et son sang. Quiconque en a fait l'expérience le sait et en témoigne. Ni les discours, ni les décrets, ni l'argent, ni la protection du pouvoir, ni même l'attachement passionné pour cause politique n'y peuvent rien ou n'y peuvent suffire.

Sans cet humble qui se donne par amour, rien ne se fait qui dure, rien ne se fait qui touche, qui retienne les hommes, qui les prenne et les attache parce que les hommes ne sont pris que par le cœur. (Vifs applaudissements).

Ils sont ici, perdus, cachés dans cette foule comme dans l'obscurité de leur œuvre quotidienne, ces hommes qui entretiennent la vie morale de la nation ; rien ne trahira leur humilité ; mais votre reconnaissance émue saura bien les saluer avec admiration, (Applaudissements).

### MULTIPLES DÉVOUEMENTS

C'est ce prêtre dont les forces et les heures sont déjà dévorées, dans la grande ville industrielle, par les char-

ges de son ministère et qui trouve encore, le soir venu, le temps d'aller à son patronage pour y rejoindre les jeunes ouvriers, causer avec eux, s'informer de leurs soucis, noter les démarches à faire afin de les aider et les servir, présider la réunion du cercle d'études, mettre en train, l'ayant laborieusement préparé, le cours professionnel ou la conférence sur quelque sujet d'histoire, d'art ou de littérature.

C'est ce pauvre curé de campagne qui, frappé d'un mot de l'évêque de Châlons, a écrit sur la porte de son presbytère : "Entrée du patronage", et se tient dans la modeste salle, au seuil de l'humble jardin, pour recevoir les jeunes gens, et dans quelque familial entretien, tourner leurs esprits vers les hautes pensées du devoir et du patriotisme. (Applaudissements).

C'est cet instituteur qui se sait investi du soin de former les hommes, et tout entier à sa haute mission, dédaigneux des vaines tentations de l'action politique où s'amoidrit sa dignité (Applaudissements), ne croit pas avoir rempli sa tâche quand il a fini sa leçon quotidienne, mais attend le soir ses élèves d'hier, pour les préparer par un plus large enseignement, aux hasards et combats de la vie.

C'est encore ce jeune étudiant, tout le jour le front courbé sur les livres, dans la fiévreuse attente de l'examen décisif ; ce professeur, ce médecin, cet avocat, en possession déjà d'un auditoire fidèle ou d'une clientèle assurée et qui, pressés par le besoin de se donner, vont porter aux ouvriers l'effort de leur intelligence, les aspirations de leur âme. (Vifs applaudissements).

C'est cette femme qui s'arrache aux commodités de la vie, qui se dérobe un moment aux joies de la famille, qui peut-être les a sacrifiées pour s'improviser maîtresse de couture, directrice ou surveillante d'ateliers, visiteuse de logements ouvriers, et qui multiplie ses clients, ses démarches et ses peines. (Applaudissements).

Ce sont enfin ces jeunes hommes à qui comme à tant d'autres s'offriraient le soir ou le dimanche, les distractions légères et les plaisirs faciles, et qui, séduit par l'irrésistible attrait du sacrifice, s'en vont au cercle ou au patronage pour jouer, faire du gymnase, causer avec les enfants des pauvres, serrer fraternellement leurs mains et s'en faire des amis. (Applaudissements).

Voilà bien, n'est-il pas vrai, dans une rapide esquisse, ce patronage de la jeunesse ouvrière dont vous avez étudié pendant trois jours les développements, les formes et les conditions.

Et qu'est-ce que cela, sinon l'exercice constant et pratique du dévouement des forts envers les faibles, de ceux que la richesse, le savoir ou l'éducation ont dispensés de la lutte ou armés pour la soutenir, envers ceux qui déshérités par le sort sont jetés dans la vie, nus et désarmés ? (Applaudissements).

---

### BEL EXEMPLE

---

Turibe aimait à visiter les pauvres Indiens dans leurs maladies. S'étant un jour aperçu que l'un d'eux n'avait pour reposer ses membres souffrants qu'un peu de paille, il prit la nuit suivante un des matelas de son lit somptueux, qui était bien un lit de parade, puisqu'il ne servait jamais : il le mit sur son dos, et, sortant du palais par une porte dérobée, se dirigea à grands pas vers la maisonnette du Péruvien malade. Mais au moment où il tournait l'angle de la rue, il rencontra tout à coup une escouade de *trasnochadorès* (veilleurs de nuit), qui, voyant un homme chargé d'un grand fardeau et marchant fort vite, le prirent pour un voleur et l'arrêtèrent.

— Qui es-tu ? lui demanda le chef des gardes nocturnes.

— Turibe, répond notre prélat.

— Mais quel Turibe ? répond le chef ; il y en a tant dans Lima !

— Eh bien ! Turibe du coin là-bas, ajouta le serviteur de Dieu en montrant le bout de la rue où se trouvait le palais archiépiscopal. ”

Cette réponse paraissant fort peu satisfaisante, on conduit le saint pontife au poste des *trasnochadorès*, on apporte des lumières, et, surprise générale, on reconnaît l'archevêque. Éperdus, les veilleurs de nuit se jettent à ses pieds en lui demandant pardon d'avoir porté la main sur leur pasteur. Alors Turibe les rassure en leur disant qu'ils n'avaient fait que leur devoir, Il ajoute :

“ Je vous pardonne de grand cœur, mais à deux conditions : d'abord, l'un de vous va porter ce matelas au pauvre Indien qui en a un si grand besoin, et vous me promettez ensuite de garder tous le silence sur notre rencontre nocturne !

Malgré cette recommandation, le lendemain la ville de Lima tout entière connaissait ce nouvel acte de charité de son bienheureux archevêque.

Notre-Seigneur ne nous dit-il pas : “ Quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite, pour que votre aumône soit dans le secret, et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra ” ?

---

### GÉNÉROSITÉ, DÉLICATESSE, RECONNAISSANCE

---

Il y a à Paris, dans les environs du Pont-Neuf, un café qui est aujourd'hui d'assez belle et élégante apparence, mais qui était autrefois des plus simples et des plus modestes qui fussent dans cette grande ville où le luxe est devenu si général.

Un jour, il y a une cinquantaine d'années, un homme entre vers midi dans ce simple et modeste café, se place à une table, et demande poliment une tasse de café au lait et deux petits pains sans beurre. Les vêtements de cet homme étaient loin d'être neufs, mais très-proprement brossés, et il les portait d'une façon qui annonçait des habitudes et une éducation distinguées. Son air était grave et triste, mais empreint d'une certaine dignité. Lorsqu'il eût achevé son déjeuner, il se retira sans payer, et cependant sans manifester un trop grand embarras.

Le garçon vint aussitôt avertir le maître du café de ce qui se passait ; mais celui-ci avait lui-même observé et la personne et le fait, et il répondit au garçon : “ C'est bien ; laissez-le aller et ne dites rien. ”

Le lendemain le même individu revient ; la même chose se passe, et encore le surlendemain, et ainsi pendant deux mois, et toujours même ordre au garçon, de la part du maître, de servir et de ne faire aucune observa-  
tion.

“ Cet homme, se disait-il, paraît bien élevé, il ne prend que ce qui est rigoureusement nécessaire pour apaiser la faim, et il revient tous les jours avec confiance, donc ce n'est pas un escroc ; mais il faut qu'il soit bien malheureux, je ne veux pas le priver de la ressource qu'il a trouvée chez moi et encore moins l'humilier . ”

Deux mois donc s'écoulèrent ainsi, après lesquels l'habitué gratuit du café cessa de se montrer et ne reparut plus. Cinq ans avaient passé par dessus cette petite aventure, et le maître du café n'y pensait plus, suivant sa routine quotidienne, mais faisant toutefois d'assez médiocres affaires ; il n'était pas exempt de quelques embarras financiers. Voilà qu'un jour il reçoit une lettre qui lui est apportée par un personnage inconnu qui se refuse à dire de quelle part il vient. Cette lettre était conçue à peu près dans ces termes :

“ Monsieur, vous avez peut-être oublié un homme qui, il y a cinq ans, a déjeuné chez vous pendant deux mois sans vous payer, et à qui vous avez eu la générosité et la délicatesse de ne rien refuser et de ne rien demander. Il était alors bien malheureux, mais depuis lors, la fortune lui a souri, ou plutôt Dieu a béni son travail et ses efforts, et il lui rend grâces de pouvoir enfin aujourd'hui acquitter sa dette envers vous et vous offrir le prix des soixante déjeûners qui ont été pour lui un si grand bienfait dans la position où il se trouvait. Le porteur de cette lettre est chargé de vous remettre trente billets de mille francs dont vous n'avez aucun reçu à donner. Veuillez les accepter, vous le pouvez sans aucun scrupule, sans crainte de causer aucune gêne à celui qui vous les envoie. S'ils se trouvaient être pour vous un superflu, vous lui avez prouvé que vous en sauriez faire au besoin un noble et charitable usage.

“ Recevez, monsieur, l'expression de sa reconnaissance et de ses sentiments bien vrais d'estime et de considération.

L. DE JUSSIEU

---

## ROIS ET SCROFULEUX

---

A la cour de France où l'étiquette occupait une si grande place, la Sainte Communion n'échappait pas à l'attention des maîtres de cérémonies. A certains jours solennels il y avait communion de gala. Le roi avec sa famille s'approchait de la Ste Table : des seigneurs portaient la nappe blanche devant les royaux communiant, et les historiens nous disent que cet honneur était très ambitionné. Cette cérémonie contribuait-elle au recueillement ? on pourrait en douter. Cependant n'y avait-il pas là un hommage solennel de respect qui revenait encore plus au Dieu caché dans l'Eucharistie qu'au monarque qui prenait ce cortège d'honneur pour s'approcher de *Celui qui seul est grand*.—Toujours est-il que celui qui ne "devait compte de sa conduite qu'à Dieu seul," selon le mot de Louis XV à son lit de mort, avait une autre escorte dans ces cérémonies solennelles. Après chaque communion officielle les pauvres petits scrofuleux étaient introduits auprès du roi, qui d'après la coutume les caressait charitablement tandis que les chapelains de la cour faisaient entendre ce souhait dont la réalisation tenait tant au cœur des petits malades : "Le Roi te touche : Dieu te guérisse." —Les historiens ne nous citent pas grand nombre de guérisons, mais si les scrofuleux ne partaient pas avec la santé, ils emportaient toujours une généreuse aumône.—Quelle belle pratique de charité chrétienne dans cet Ancien Régime si décrié mais si pénétré de l'esprit chrétien : N'était-ce pas la continuation de l'action de grâce que ce rapprochement du Monarque et des derniers de ses sujets ; n'était-ce pas une revanche, pour ainsi dire, de ce Communiant royal qui pour remercier Celui qui dans sa grandeur n'avait pas dédaigné de descendre jusqu'à lui, tenait à oublier la majesté du trône pour servir ceux qui dans leur infirmité étaient les représentants du Dieu caché.—Cette pieuse coutume était aussi pratiquée par le Roi, au jour même de son sacre, comme pour mettre son nouveau règne sous la protection des privilégiés du Dieu qui a préféré la pauvreté aux grandeurs de ce monde.

---

## BIBLIOGRAPHIE

A ceux de nos lecteurs qui s'occupent d'éducation, nous signalons les *Sévriennes* par M. G. Réval.— Aujourd'hui où l'on parle beaucoup d'instruction pratique, il est utile de savoir le résultat de ce mouvement conduit à grand renfort de réclame dans les autres pays. L'auteur nous présente cette Ecole de Sèvres qui forme les futures maîtresses du haut enseignement féminin. L'Etat est très fier de son école, il met à la tête de ces cours un directeur et des maîtresses distingués. Quel est le résultat merveilleux? Demandez à l'auteur qui malgré son nom de plume accuse, dans plus d'un passage, quelle est femme et même quelle a été instruite parmi les *Sévriennes*. L'Université n'a pas dû être charmée de se voir ainsi découverte par une de ses anciennes élèves. Supposons qu'il y a bien des exagérations dans ce livre, la vérité y a certainement sa place, et cette vérité serait très utile à ceux qui parlent d'enseignement moderne et pratique sans connaître bien souvent ce qu'ils critiquent et sans posséder ce qu'ils défendent.

Un autre livre traitant aussi cette question et dont l'action se déroule dans le même milieu vient de paraître : nous ne tenons pas à en donner le titre dans cette Revue et pour cause. Ceux de nos lecteurs qui par devoir d'état voudraient être renseignés à ce sujet, pourraient nous écrire.

LA VIE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE, religieuse de la Visitation, par le P. Croiset, S. J. — Le Mémoire de la Bienheureuse. — Le décret de Béatification avec une introduction par le P. Daniel, de la même Compagnie. Un volume in-18 de xxxi-278 pages, nouvelle édition. Prix : 1 fr. 50 ; *franco* 1 fr. 75. (Librairie Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris) Dépôt à Québec : Pruneau & Kirouack. Montréal chez les principaux libraires catholiques

Dans l'introduction de cet ouvrage le Rev. P. Ch. Daniel nous fait espérer la publication prochaine d'une vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie. En attendant il a jugé utile de réunir dans un petit volume trois documents de grand intérêt. Il s'agit d'abord de la vie très courte de la Bienheureuse écrite par le Rvd P. Croiset. Ce travail malgré ses proportions restreintes fut accueilli avec enthousiasme au lendemain de la mort de la religieuse visitandine. Cette vie bien qu'abrégée reflète admirablement cette âme d'élite : celui qui la fait connaître ayant eu l'avantage de la connaître, soit dans les épanchements de la direction soit dans une correspondance suivie

Le second document n'est autre chose que l'histoire de la Bienheureuse écrite par elle-même, sur l'ordre du R. Père Rolin. Dès la première page cette âme ardente se révèle l'amante de son Dieu : "C'est donc pour l'amour de vous seul, ô mon Dieu, que je me soumetts à écrire ceci par obéissance." Les historiens sauront nous présenter cette vie avec un art plus consonné, l'intérêt sera soutenu avec plus d'habileté, mais rien ne saurait remplacer l'accent de sincérité, l'humilité profonde, l'amour qui remplissent cette autobiographie.

Le décret de béatification termine le livre. Pie IX déclarait vouloir répondre au désir du Cœur de Jésus en propageant le culte de son divin Cœur par l'exaltation de son humble servante. L'ouvrage que vient de préparer le R. P. Daniel atteint le même but, au moment où Léon XIII dans un nouvel élan de dévotion consacre le monde entier au Cœur très aimant de Jésus.

LES BIENHEUREUX DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES ET LEURS COMPAGNONS, 1 vol in-12 de 360 pages. Prix : 3 fr. 50. (Librairie Ch. Douniol, 29 rue de Tournon, Paris) Québec : Pruneau & Kirouak Libraires dépositaires.

M. Adrien Launay, membre des Missions Étrangères a déjà vu deux de ses ouvrages couronnés par l'Académie des sciences, morales et politiques. Le nouveau travail qu'il vient de faire paraître sur les serviteurs de Dieu béatifiés le 27 Mai 1900, est digne de ses devanciers.

L'auteur a divisé son travail en trois parties principales : Martyrs français, martyrs annamites, martyrs chinois. Puis sous forme d'appendice nous trouvons le récit des miracles obtenus par l'intercession des Bienheureux.—Il était difficile sans tomber dans l'ennui d'une sèche nomenclature de dire un mot sur chacun de ces martyrs : la France en a fourni neuf. L'Annam et le Tonkin trente et un, et la Chine neuf. L'auteur a non seulement évité cet écueil, mais il a su présenter un livre des plus intéressants, fondant ensemble pour ainsi dire toutes ces vies, étudiant dans chacune et en même temps la vocation, la vie apostolique, la persécution et le témoignage final couronné par le martyre.—Plus d'un missionnaire a trouvé la grâce de la vocation dans la lecture des *Lettres édifiantes* comme le Bienheureux François Jaccart. Le nouveau livre qui raconte la vie de ces généreux confesseurs de la foi produira certainement le même effet. Il est impossible de ne pas ressentir l'influence de ces vies toute de dévouement, l'ardeur de ces héros se communique à ceux qui lisent le récit de leurs travaux, le chrétien est fier de voir ces évêques, ces prêtres, ces simples laïques ou cette pauvre femme comme la Bienheureuse Agnès Tsao Kouy renouveler à notre époque les scènes magnifiques qui nous reportent aux premiers siècles.

Nous souhaitons à cet ouvrage de nombreux lecteurs.

---



## Correspondance

### Recommandations de Prières

Je demande le secours de vos bonnes prières pour trouver du travail.—\$1.00 pour vos enfants. Je demande le secours de vos ferventes prières pour obtenir une grâce particulière. Mme G.—Je viens vous demander de commencer une neuvaine en l'honneur de N. D. du Bon Conseil et du St Enfant Jésus. Si je suis exaucée je promets une piastre. Une enfant de Marie.—Une neuvaine pour une entreprise commerciale : recevez par avance \$3.00 M. J. G.—25 cents pour vos enfants pauvres. Faites prier pour le succès d'une jeune fille aux examens, elle sera généreuse pour votre œuvre si elle réussit. Mme G M.—Recevez 50 cents pour vos enfants. Une petite prière pour ma femme s. v. p J. L.—Veuillez faire prier vos enfants pour un procès, si je gagne je promets \$5 00 pour habiller un enfant.—\$1.00 pour vos enfants pauvres Faites faire une neuvaine par vos enfants à la Ste Vierge et à St Antoine pour obtenir une guérison.—Je viens réclamer le secours de vos prières et de celles de vos enfants pour obtenir une faveur. Si j'obtiens ce que je désiro je vous promets 100 piastres pour vos enfants. Une neuvaine en l'honneur du Sacré Cœur et de St Antoine, je recommande en même temps 13 de mes élèves de préparant à la 1ère Communion ainsi que mon examen. Melle A. M. Inst. Je sollicite le secours des prières de votre communauté et de celles de vos enfants pour le succès dans mes examens. Je promets une obole pour vos enfants. J. V.—Je promets \$5.00 si je réussis à faire la transaction d'achat et de vente d'ici à 3 jours. \$10,00 si tous les paiements se réglent en même temps. P.F.L —Ci-inclus la somme de \$1.25.—Faites faire une neuvaine de suite à vos petits enfants pour obtenir qu'un malade reprenne connaissance et qu'il revienne à la santé. Je promets cinq piastres pour vos petits enfants si nous obtenons ces grâces. Mad. G. L.—Pour grâce obtenue j'ai promis 50 cents pour votre clocher, et 50 cents à St Antoine pour vos petits enfants pauvres Une abonnée. L.—Faites faire une neuvaine à St Joseph je vous promets 25 cents par mois pendant un an au moins Je vous envoie 25 cents. Mlle L. E.—Me trouvant dans des difficultés très grandes je demande vos prières à St Antoine : s'il m'accorde la faveur de sortir heureusement de mes affaires je vous enverrai \$5.00 W. P. C.—Veuillez s. v. p. faire une neuvaine en l'honneur de St Antoine pour obtenir deux faveurs, je désire les prières de vos enfants. Mme A. M.—Veuillez accepter cette aumône pour vos enfants, je demande une neuvaine à la Bonne Ste Anne pour obtenir la conversion et le retour d'un soldat d'Afrique. Mlle D. G.—Faites faire une neuvaine par vos enfants en l'honneur de la Ste Vierge et de St Antoine pour obtenir une grâce, je promets 200 pains pour les pauvres. Un abonné.—Acceptez s. v. p. cette minime somme (\$1.50) pour vos enfants pauvres. Vous m'obligerez beaucoup de les faire prier pour la guérison de mon père. Mlle Y. P.—Je promets une piastre à St Antoine pour vos pauvres si je suis augmenté de salaire d'ici à un mois ou si je trouve une meilleure position. G. B —Ci-inclus 50 cents pour vos chers petits enfants. S'il vous plaît les faire prier bien fort pour le succès de deux affaires temporelles. Si je réussis dans ce que je demande je vous promets \$25 00 pour chacune d'elles. E.—Une neuvaine par vos enfants à Mgr François Montmorency de Laval pour obtenir la guérison de ma fille et autres grâces. Je vous donnerai \$5 00 si j'obtiens tout ou en partie ce que je demande.—\$5.00 pour les enfants du Patronage Je recommande à leurs prières une personne de ma famille afin d'obtenir son rétablissement. L. Z. D.—Je vous envoie une piastre pour vos enfants pauvres. Faites prier que j'obtienne, si c'est la volonté de Dieu, de vendre mes propriétés. A. N.—

### Reconnaissance

Action de grâces pour une guérison obtenue par l'intercession de l'Enfant Jésus de Prague, \$1.25. A. R.—Reconnaissance et remerciement à la Très-Sainte Vierge, Saint-Antoine de Padoue, Ste Flore et autres. Un ami du Patronage.

---